ACTES NOIRS
série dirigée par Hege Roel-Rousson

INFIERNO

DU MÊME AUTEUR

Série Elena Blanco

LA FIANCÉE GITANE, Actes Sud, 2019 ; Actes Sud Audio (lu par Marie-Christine Letort), 2024 ; Babel noir n° 251.

LE RÉSEAU POURPRE, Actes Sud, 2021 ; Actes Sud Audio (lu par Marie-Christine Letort), 2025 ; Babel noir n° 279.

L'ANNÉE DU COCHON, Actes Sud, 2024 ; Actes Sud Audio (lu par Marie-Christine Letort), 2025 ; Babel noir n° 337.

LA BESTIA, Actes Sud, 2022 ; Babel noir n° 311.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Titre original :
El Infierno
Éditeur original :
Editorial Planeta, Barcelone
© Carmen Mola, 2023
Publié avec l'accord de Hanska Literary & Film Agency, Barcelone

© ACTES SUD, 2026
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-22630-5

CARMEN MOLA

Infierno

roman traduit de l'espagnol
par Anne Proenza

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFER

—

PREMIER CERCLE

— Tu n'aimerais pas être aussi puissant que la reine ? Tu ne posséderas jamais son palais, ses bijoux, son armée. Cependant, si tu le veux, tu peux devenir aussi puissant qu'elle. Peut-être même plus. J'en connais le moyen. Il suffit pour cela d'ôter la vie à quelqu'un, à un chat, ou à un de ces gueux qui ne sait même plus comment il s'appelle. De la lui ôter lentement, pour qu'il comprenne que tu la lui prends. À ce moment précis, regarde-le dans les yeux, et tu verras que, pour lui, tu es plus puissant que la reine, même plus puissant que Dieu.

Assis sur les marches de l'église de San Sebastián, nous attendions la sortie de la messe pour quémander quelques pièces. Nous, c'est-à-dire deux enfants, âgés d'une douzaine d'années car je n'ai jamais su exactement l'année de ma naissance. Nous rêvions de pouvoir ôter nos guenilles d'orphelins et d'avoir non seulement un repas chaud par jour, mais aussi un attelage tiré par des chevaux arabes, un palais, un pays ! C'est ce moment-là qu'il avait choisi pour m'expliquer d'un ton narquois comment devenir plus puissant que la reine. Mes souvenirs de ce Madrid, transpirant la misère et la saleté après l'épidémie de choléra, accablé et prosterné aux pieds des rares nantis parés d'or, me reviennent souvent en mémoire. Ainsi que ces mots. Mais il m'a fallu de longues années pour comprendre qu'ils étaient loin d'être anodins.

Ma vie, chaotique et pleine d'erreurs, m'expédia de Madrid à Calatrava où, relégué dans un couvent, j'appris, malgré les moines - des hyènes qui se servirent de l'enfant, puis de l'adolescent que j'étais, comme d'un baudet -, à lire et à écrire ainsi qu'à puiser le courage nécessaire pour fuir. J'étais encore loin d'imaginer que la fuite, cette fuite inutile, guiderait toute ma vie. Le lâche ne réussit jamais à s'échapper complètement et je ne suis

rien d'autre qu'un lâche, poursuivi par la peur et la culpabilité, comme si l'œil sans paupières du récit de Philarète Chasles était collé dans mon dos à m'observer sans répit.

Je ne prétends pas être le protagoniste de quoi que ce soit et encore moins du voyage vers l'enfer que représente ma vie. Cela ne vaut pas la peine de décrire les vicissitudes qui m'ont conduit jusqu'à cette île des Antilles. Et peu importe comment je m'appelle.

Il y a tant de noms que je veux oublier, ou taire, lorsque je m'en souviens. Je n'ai pas le courage aveugle des héros qui agissent sans prévoir les conséquences de leurs actes. Et je n'en citerai donc qu'un : Santa Catalina de Baracoa. Parce que c'est à la fois le nom d'un lieu, d'une histoire, et aussi d'un navire, un vaisseau fantôme retrouvé en 1852, dans la baie des Cochons, à Cuba.

D'après la rumeur, l'embarcation aurait été découverte par Anatael et son fils Bardo, deux pêcheurs créoles et analphabètes de la Ciénaga de Zapata. Je me suis mis à leur recherche pour comprendre le lien entre ce vaisseau fantôme et le lieu où ma vie a sombré.

J'ai retrouvé Bardo loin de la mer, dans une cabane insalubre où le jeune pêcheur s'était installé, encore épouvanté, sans pouvoir oublier son cauchemar. La peur avait tué son père, m'a-t-il dit, et, s'il l'avait pu, lui-même aurait quitté Cuba. "N'importe quel coin du monde vaut mieux que cette île où habite le démon", a-t-il ajouté. J'ai eu envie de lui répondre qu'à partir du moment où le démon s'empare de ton ombre, il n'y a pas d'endroit où fuir. Mais cela n'aurait fait qu'aviver sa terreur.

À l'aube d'un jour de juin 1852, Bardo devait rejoindre son père à Playa Larga. Anatael avait préparé les filets. Son fils était en retard, comme souvent. La veille, le garçon s'était laissé emporter par la fête et l'eau-de-vie dans une échoppe où les jambons et les chorizos qui pendaient du plafond rendaient l'air aussi épais que le lait. Ce matin-là, a raconté Bardo, le soleil avait refusé de pointer, comme si l'astre préférait ignorer ce qui allait se passer à ses pieds. N'ayant aucune envie de discuter avec son père, le fils avait encaissé les reproches.

Sur l'eau, avant même d'avoir pu dépasser le premier îlot, ils avaient aperçu une embarcation ballottée par le courant, coincée par les coraux dissimulés à l'est de la baie, qui représentent un danger pour tous les marins étrangers. Un naufrage, avaient-ils songé immédiatement en arrivant jusqu'à la barcasse qui semblait abandonnée et brisée à bâbord. Les passagers avaient sans doute sauté à la mer pour rejoindre à la nage la terre toute proche.

Mais d'où venaient-ils ? Sur l'un des flancs de l'épave, on pouvait encore lire l'inscription *Santa Catalina*. Anatael expliqua qu'il s'agissait sans doute du canot de sauvetage d'un des clippers qui profitent parfois de la nuit pour accoster sur les plages auxquelles personne ne prête attention afin de décharger des marchandises interdites.

"On aurait dû faire demi-tour", a regretté Bardo le jour où je l'ai rencontré. Une fois au village, ils auraient prévenu un garde civil, averti les autorités, afin de faire part de leur découverte. L'histoire se serait arrêtée là pour eux. Mais ils n'avaient pas rebroussé chemin. Son père était bien décidé à remplir ses filets de pagres ou de tilapias rouges avant de rentrer et ils s'étaient enfoncés dans la mer des Antilles. La silhouette du *Santa Catalina* se découpait comme une fêlure dans le ciel de ce matin gris.

Ils avaient ramé jusqu'au bateau : un clipper à trois mâts, aux voiles carrées, d'au moins quarante-cinq mètres de long. Un vrai lévrier des mers. L'époque était déjà aux bateaux à vapeur, mais, à l'heure de traverser l'Atlantique, les clippers forçaient encore le respect. De près, il ne restait cependant plus grand-chose de l'élégance du *Santa Catalina* : le mât de misaine était brisé, le vent passait à travers les voiles déchirées. Ils grimpèrent par l'échelle de bord dans un silence absolu, oppressant. L'air était empreint d'une odeur de chair putréfiée.

Dès son arrivée sur le pont, Bardo se boucha le nez et la bouche. D'où sortait cette puanteur que la mer elle-même n'était pas capable de dissimuler ? L'odeur, acide et insistante, pénétrait partout, s'insinuait par tous les pores de la peau. Anatael n'en semblait cependant pas affecté. Il criait en se déplaçant d'un bout à l'autre du pont désert, abîmé par une supposée tempête. Il n'y avait aucune trace de l'équipage.

Les voiles affalées entre les grands mâts étaient teintées de rouge. En les soulevant, Bardo découvrit la source de la puanteur : un amas de corps, des Blancs pour la plupart, mêlés à quelques Noirs à moitié nus. "Dix Noirs, peut-être plus", a murmuré Bardo, qui n'avait pas réussi à les compter. Tous tachés de sang sec, exposant leurs blessures ouvertes au couteau ou par balles, verdâtres comme des fruits qu'on devine pourris en voyant leurs peaux fripées. Pris de nausée, il s'était écarté, cherchant à s'apaiser en regardant la mer. Anatael l'avait serré dans ses bras. "Une mutinerie", avait dit son père. Le *Santa Catalina* transportait sans doute des esclaves. Ce n'était pas le premier bateau à

amener ce genre de marchandise jusqu'à la baie des Cochons. Tous deux savaient cependant qu'un clipper de cette taille ne pouvait pas transporter uniquement dix ou douze Noirs.

Que faisaient tous ces cadavres entassés au même endroit ? Pourquoi n'étaient-ils pas éparpillés sur le pont comme il aurait été logique après une bataille ? Poursuivant leur exploration, Bardo et son père avaient atteint le château de proue et la cabine du capitaine. Ils étaient entrés, sans aucun espoir d'y trouver des survivants. Le naufrage semblait avoir affecté autant les hommes que les objets - une longue-vue, une carte, la table -, tous sur le point d'être engloutis par les eaux, ensevelis sous les coraux, donnés en pâture aux poissons, nouveaux maîtres des lieux. "Ne regarde pas", avait lancé son père. Mais Bardo, comme toujours face à tel ordre, avait fait le contraire.

Le capitaine, comme l'attestait son uniforme, était assis sur une chaise, maintenu par des liens attachés aux accoudoirs. Bardo avait d'abord cru qu'il était vivant. L'homme avait les yeux ouverts et affichait non le rictus d'un cadavre, mais la grimace d'un malade mettant toute son énergie à supporter la douleur. Un filet de sang avait dégouliné sur son front. "Sors d'ici, va-t'en !" avait ordonné Anatael. Bardo avait voulu obtempérer, mais son corps n'avait pas obéi. Le capitaine avait le haut du crâne arraché - le pêcheur avait ensuite remarqué la calotte, rasée, gisant à ses pieds - et on avait planté dans son cerveau - s'il s'agissait bien de la masse sanguinolente qu'il voyait - deux bouts de bois fins, des bouts de branches, placés de manière à former une sorte de crucifix. Le tableau donnait l'impression que le bourreau du capitaine s'était amusé à touiller son cerveau avec cette croix grossière, jusqu'à le transformer en ce mélange visqueux.

Anatael avait poussé violemment son fils hors de la cabine. Quel démon peut bien agir ainsi ? s'était demandé Bardo, terrifié. Il ne se souvenait pas d'avoir dit quoi que ce soit d'autre, mais ses cris avaient résonné dans tout le bateau. Le guidant par la main comme un aveugle, son père l'avait conduit jusqu'à la cale, d'où parvenaient des bruits de coups, non sans s'être auparavant emparé d'un couteau déniché au milieu des cadavres. Ils n'avaient aucune idée de ce qu'ils allaient découvrir sous l'écoutille qui continuait à retentir de coups insistants.

Lorsqu'ils l'ouvrirent, des centaines d'yeux et de bouches, des visages noirs épuisés et maigres, avaient surgi devant eux comme autant de morts provenant d'un autre monde.

“Et cependant, ce n’est pas ce cauchemar qui a rendu mon père malade, a raconté Bardo dans sa cabane. C’est le chien. Un chien noir qui, surgissant de nulle part, s’est tout à coup trouvé sur le pont, aboyant et bavant comme s’il avait la rage. Les pattes avant bien plantées dans le sol, il nous regardait l’air de dire : vous n’avez rien à faire ici. Ceci est mon royaume. Vous voilà condamnés à vie d’être montés sur mon bateau.”

Les histoires qu’on raconte sur le *Santa Catalina* se limitent à la mort horrible de son capitaine et à son chargement d’esclaves moribonds. Personne n’a jamais parlé du chien, de cet animal que Bardo et son père avaient vu sur le pont et qui se transforma en obsession. Anatael croyait l’entendre chaque nuit. Il craignait de le retrouver au pied de son lit en se réveillant. Sa peur était si grande qu’il en tomba malade et devint de plus en plus faible. Car la peur aussi peut tuer.

Mon ami d’enfance, si l’on peut l’appeler ainsi, connaissait, lui, l’existence de ce chien, je m’en suis rendu compte plus tard. C’est pour cette raison qu’il nomma sa plantation Santa Catalina de Baracoa : pour y enserrer l’histoire du bateau et se l’approprier. Pour rendre hommage au chien.

1

— C'est plein ?

— Plein à craquer !

Comme son amie Pili Gallardo dite la Gaillarde, Leonor Morell aime observer le parterre à travers les lourds rideaux du Théâtre des Variétés de Madrid avant chaque représentation. Elle ne le fait pas seulement pour compter le public. *Le Jeune Télémaque*, la pièce qu'elles jouent depuis près de deux semaines, est un triomphe, au point qu'il y a déjà désormais deux représentations par jour programmées le week-end, sans compter la matinée du dimanche. Leonor s'assure surtout de la présence de don Cándido Serra, installé, tous les soirs depuis la première, au quatrième rang, dans le fauteuil du bout de la travée.

— Je ne comprends pas pourquoi il te gâte autant !

— Parce qu'il n'y a pas meilleure compagnie que moi à Madrid.

— Certes, mais il paye très cher pour bien peu d'avantages !

Le sourire que Leonor se préparait à lancer à don Cándido reste suspendu dans les airs, car Francisco Arderius referme le rideau et leur ordonne d'aller se préparer dans leurs loges.

Elles – Leonor, Pili et les autres choristes, les *suripantas* – sont devenues la principale attraction de la pièce. Qui eût cru qu'avec ce nom étrange, les *suripantas*, elles auraient autant de succès ? Arderius lui-même n'imaginait pas un tel triomphe en créant la Compagnie des Bouffons Madrilènes. Il était arrivé de Paris avec deux résolutions : produire des pièces de théâtre plutôt que d'être acteur et importer les spectacles qui triomphaient dans la capitale française.

Pour les critiques, la comédie représente souvent le comble de la grossièreté, mais qui se soucie de leur opinion ? Grâce à des numéros légers et musicaux, des dialogues équivoques, des

réparties remplies de sous-entendus, des décors époustouflants, et surtout grâce à ces choristes dégourdies qui déclenchent des tonnerres d'applaudissements, le petit Théâtre des Variétés de la rue de la Magdalena est en train de révolutionner la scène madrilène. Le public est fou d'elles. Elles sont jeunes et jolies, dansent merveilleusement bien et dévoilent un peu plus que ce qui se fait dans d'autres théâtres : les épaules, les mollets, la naissance du décolleté… Et Arderius, sachant comment entretenir la renommée de ses filles, a fait poser à l'entrée du théâtre une affiche proclamant que les accidents et les évanouissements provoqués par la beauté des choristes sont punis d'une amende de cinq duros.

Ce soir encore, Leonor et ses compagnes, vêtues de leurs costumes moulants, forment un demi-cercle sur la scène pour entamer la chorégraphie et ce refrain – étrange et incompréhensible – qui enflamme le public.

Suripanta, la suripanta
Maca trunqui de somatén
Sun fáribum, sun fáriben
Maca trúpitem sangasinén.

Après le spectacle, la tête encore remplie des échos des applaudissements, Leonor et Pili entrent au Café-Théâtre de Capellanes.

— Qui sait pourquoi le Tout-Madrid s'est mis à chantonner ce refrain incompréhensible ?

Ce soir-là, Miguel Ramos Carrión*, un jeune auteur de Zamora, a rejoint le petit groupe d'habitués qui, avec Francisco Arderius, Pili et Leonor, accompagne d'ordinaire don Cándido Serra. Comme d'habitude, c'est ce dernier qui a choisi le lieu du dîner car il se charge aussi de payer l'addition, rarement modeste.

— Tu devrais demander à Eusebio Blasco** d'où il a tiré son inspiration, et ta zarzuela pourrait bientôt connaître le même succès.

Prétendant dissimuler sa jeunesse derrière sa moustache, Miguel Ramos Carrión s'installe à la table réservée en se plaignant de la pression exercée par Arderius sur ses auteurs. Au Théâtre des Variétés, pas question de se tromper ; lorsqu'une

* Écrivain et dramaturge espagnol (1848-1915). *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

** Écrivain, poète, journaliste et dramaturge espagnol (1844-1903).

œuvre ne triomphe pas dès les premières représentations, elle est rapidement retirée de l'affiche. Il craint donc pour la pièce sur laquelle il est en train de travailler. Celle-ci, *Un sarao et une soirée*, est une comédie sur les coutumes françaises à la mode chez les bourgeois.

— Mon cher, pourquoi ne pas commander une bouteille de Perrier-Jouët ? Le champagne devrait stimuler l'inspiration de notre jeune écrivain et l'aider à trouver des vers à la hauteur de la langue grecque inventée par Blasco !

Silencieux, d'une timidité surprenante pour quelqu'un qui a déjà atteint la cinquantaine, don Cándido Serra se lève, incapable de refuser quoi que ce soit à Leonor. Sa silhouette grêle se détache à travers la foule qui a envahi le café pendant qu'il cherche un serveur pour faire plaisir à sa bien-aimée. En même temps, les convives ressassent les raisons d'une telle passion pour cette chanson si absurde en plaisantant bruyamment.

— *Suripanta, la suripanta, maca trunqui de somatén…*

Le chœur de Pili et Leonor attire l'attention des autres tables. Tout le monde connaît la chanson et de nombreux regards brillent d'un plaisir non dissimulé à se retrouver si près de ces deux magnifiques choristes.

— De la joie ! De la joie et des rires ! crie Arderius, en terminant la première bouteille de champagne. Voilà ce dont a besoin cette ville ! Madrid se plaint depuis trop longtemps de sa reine, de la misère et de nos politiciens. Nous avons besoin de spectacles et nous avons besoin de nous amuser. Ne laissons pas la vie nous échapper dans un torrent de larmes. N'ai-je pas raison, Cándido, mon cher ami ?

— Je serai le premier à regretter ces soirées quand je partirai pour La Havane.

— Vous pensez déjà au départ ?

Leonor pose les coudes sur la table, appuie ses joues sur ses poings, comme une enfant boudeuse. Elle sait se consacrer à Cándido quand il le faut, le séduire, lui donner l'impression qu'ils sont tous les deux seuls au Capellanes et lui faire croire qu'elle a besoin de lui.

— Nous avons fini de négocier avec le gouvernement, mais cela ne veut pas dire que nous sommes satisfaits. Les impôts restent bien trop élevés pour les propriétaires terriens des Antilles.

— Obtenir quoi que ce soit de notre reine est mission impossible, coupe Miguel Ramos Carrión, à moins de se déguiser en

bonne sœur, telle sœur Patrocinio, ou alors de se faire pousser les moustaches comme Carlos Marfori, même si, dans ce dernier cas, le risque est grand de finir dans son lit ! Je préférerais payer des impôts plutôt que d'avoir à en passer par là !

Une nouvelle bouteille de champagne est posée sur la table au milieu des rires et des plaisanteries. Leonor craint qu'après les boutades contre la reine, la conversation ne dérive vers des thèmes plus sérieux, comme Juan Prim et son exigence de liberté ou les mutineries militaires qui se multiplient dans le but de faire tomber le régime de la reine Isabel II. Par chance, Franconetti*, un auteur-compositeur moitié gitan, moitié italien, suffisamment corpulent pour avoir réussi à gagner aussi sa vie comme picador, monte sur la scène du café. La énième rosserie d'Arderius contre la reine s'estompe sous les rythmes de la *seguiriya*.

"Avec lui, le flamenco vaut bien l'opéra", entend dire Leonor, à une autre table. Silverio Franconetti a passé dix ans en Amérique, en Argentine et en Uruguay, avant de revenir en Espagne. Son chant invite le public dissipé du Café Capellanes à se recueillir.

Leonor a la sensation qu'entre ses lamentations et le grattement de sa guitare, le chanteur réussit à créer un monde nouveau, une bulle où se retrouve toute l'assistance, comme en suspens, loin de la réalité. Voilà un vrai artiste, songe-t-elle. Tout le public semble communier, excepté Cándido Serra. La jeune femme est gênée de se rendre compte que la fascination avec laquelle le riche Cubain l'observe n'a d'égale que celle qu'elle manifeste elle-même pour le chanteur. Il lui sourit comme d'autres le feraient en se prosternant devant la Vierge. Elle essaie de l'ignorer. Elle aimerait pouvoir profiter de la musique, mais c'est impossible. L'adoration que lui témoigne Cándido la met mal à l'aise depuis leur première rencontre. Mais elle en joue, ne cesse de lui donner de faux espoirs pour profiter de sa position sociale, de son champagne et de ses invitations dans de bons restaurants.

Il est trois heures du matin lorsqu'ils sortent du café. Francisco Arderius s'est éclipsé, mais ils ont convaincu Franconetti de les accompagner dans la chambre de Cándido Serra au Grand Hôtel de Paris. Plusieurs autres clients du Capellanes se sont joints au groupe, heureux de pouvoir non seulement écouter le chanteur

* Silverio Franconetti Aguilar, célèbre chanteur de flamenco (1831-1889).

de flamenco en privé, mais aussi découvrir l'intérieur de l'hôtel le plus luxueux de la capitale, situé en pleine Puerta del Sol.

Le vin et le champagne qui coulent encore aident Leonor à faire taire la mauvaise conscience qui la taraudait au café. Désinhibée, elle danse, elle rit, elle grimpe sur le lit avec Pili et des hommes inconnus qui s'estiment fortunés de pouvoir la prendre par la taille pendant que Franconetti et son guitariste transforment la chambre de Cándido en un de ces antres où, d'après ce qu'on dit, les gitans chantent et dansent jusqu'à l'aube.

La nuit commence à s'éclaircir. Leonor sort sur l'un des balcons pour prendre l'air. Elle est ivre et transpire. Elle tire une bouffée de sa cigarette et admire la Puerta del Sol qui s'étend à ses pieds. La place, après des années de travaux, semble bien plus vaste qu'autrefois : au centre, la fontaine élève l'eau à trente mètres de hauteur, tandis que des mendiants affamés et des joueurs qui rentrent chez eux les poches vides traînent tout autour…

— Nous avons à peine eu le temps de bavarder.

Cándido s'installe sur le balcon à côté d'elle. Ni la boisson ni la fatigue ne semblent l'affecter en dépit de l'heure avancée.

— Je n'ai pas grand-chose à dire en réalité.

— Cela me suffirait d'en savoir un tout petit peu plus sur ta vie…

— Je suis la fille d'un barbier et d'une lavandière qui chantait comme un ange. Voilà d'où me vient le goût pour la musique, pour le théâtre. Et, ajoute-t-elle en adoptant une voix grave de méchante de l'histoire, pour trancher les gorges.

Leonor s'esclaffe avec une joie qui, elle le sait, éloigne toute contrariété chez Cándido.

— La dernière fois, ton père était maçon et ta mère était morte en te donnant le jour.

— Aujourd'hui, j'ai bien envie d'être la fille d'un barbier et d'une lavandière à la voix angélique.

Cándido sent pointer la tristesse chez Leonor qui, mal à l'aise d'avoir été démasquée, a cessé de rire. Elle serre ses bras contre sa poitrine, comme pour se protéger du courant d'air frais apporté par l'aube. Son mystère, cet étonnant mystère de Leonor, est sans doute ce qui fascine le plus Cándido depuis le premier jour. Bien plus que sa beauté. Un grondement lointain retentit et résonne dans toute la ville. Le tonnerre qui annonce la tempête, pense-t-elle.

— J'adorerais qu'un jour tu m'accompagnes sur les Champs-Élysées, chuchote-t-il dans son dos, j'aimerais tant profiter de ta compagnie pendant la journée.

Pili s'accroche au bras de Leonor en sortant du Grand Hôtel de Paris. Ivre, elle a du mal à se tenir debout et à mettre de l'ordre dans ses idées.

— Et après, tu ne veux pas qu'on traite les choristes de filles légères ! Mais regarde ce que tu fais avec ce pauvre Serra. Il va retourner à Cuba les poches pleines de toiles d'araignées, sans même un baiser en souvenir.

— Il est vieux, Pili, et je ne lui concéderai aucun baiser. Pourquoi veux-tu tout compliquer ? On s'est bien amusées, pas vrai ? Il n'y a rien de plus. Du bonheur et des rires, comme le dit Arderius.

Des chevaux surgissent au galop dans la calle Mayor. Surprises par le bruit, elles se retournent et voient les gardes civils décharger leurs fusils contre un groupe qui s'est réfugié à la Puerta del Sol. Le sang des victimes gicle, les cris et le boucan de la foule s'amplifient pendant que certains empilent de vieux meubles, sortis d'on ne sait où, pour construire une barricade et s'abriter derrière. Le brouhaha se confond avec le bruit du tonnerre que Leonor avait cru entendre depuis le balcon. Elle réalise qu'il ne s'agissait en aucun cas des prémices de l'orage, mais de coups de canon annonçant une bataille.

2

Il est venu à Madrid pour apprendre à sauver des vies et c'est ce qu'il se répète en plongeant sa baïonnette dans la poitrine du soldat qui crache du sang et cherche à l'étreindre, non pas pour continuer la bagarre, mais pour ne pas mourir tout seul. Le militaire est plus jeune que lui et n'a sans doute pas vingt ans. Mauro le rattrape avec délicatesse au moment où il tombe et l'étend sur le sol, comme un père qui coucherait son bébé dans un berceau. Le soldat tremble, il convulse et commence à pleurer. Il perd tellement de sang que son corps en devient froid. Ses yeux exorbités ne peuvent déjà plus discerner le garçon bien rasé aux yeux clairs, qui, dans la bagarre de la rue de los Caños del Peral, l'a fait tomber de cheval et lui a arraché sa baïonnette. Son regard se perd dans les ténèbres de la mort.

Rien ne s'est passé comme prévu ! A-t-il prononcé ces mots à voix haute ou les a-t-il seulement pensés ? Mauro ne sait plus. Dans le chaos où est plongé Madrid, il a du mal à discerner la réalité du fantasme.

— Recule ! Tu m'entends ? Il faut reculer vers la place Santo Domingo ! Tu veux te faire tuer ?

Ricardo Muñiz l'a saisi par un bras et l'entraîne en courant vers le haut de la rue. Comme s'il remontait à la surface après une longue immersion, il entend les bruits qui explosent tout autour de lui : hennissements de chevaux, rafale de tirs. Il reprend aussi conscience de la situation : il a été obligé de tuer un soldat, mais les rebelles n'ont pas remporté la bataille. La mort a perdu tout son sens dans cette rue où beaucoup de ses compagnons viennent de pousser leur dernier soupir. Il doit les abandonner, seuls, sans même leur fermer les paupières, quand certains luttent encore, en vain, pour s'accrocher à la vie. Personne n'ira